

Apocalypse 2,1-7

Xavier Langlois. Culte du 8 mai 2022. Reims

L'art du compromis.

Lecture Apocalypse 2/1-7

Écris à l'ange de l'Église d'Éphèse : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, celui qui marche au milieu des sept chandeliers d'or :

Je connais tes œuvres, ton travail et ta persévérance. Je le sais, tu ne peux supporter les méchants, tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs. Tu as de la persévérance, tu as souffert à cause de mon nom et tu ne t'es pas lassé. Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, repens-toi et pratique tes premières œuvres, sinon je viendrai à toi et j'écarterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne te repentes. Cependant tu as ceci pour toi, c'est que tu as de la haine pour les œuvres des Nicolaïtes, pour lesquelles moi aussi j'ai de la haine.

Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : Au vainqueur je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu.

Prédication

« Marie » C'est le premier mot que Jésus dit à sa résurrection. Plus qu'un mot, un prénom, celui de Marie-Madeleine, il s'agit d'une nomination qui déchirera le voile de la tristesse et de la peur et qui permet à la disciple de renaître dans une foi nouvelle qui aura été durement éprouvée. A la lumière de la résurrection Marie a pu se redécouvrir en tant que femme et en tant que disciple. C'est ce que je disais en ce dimanche de Pâques, pour nous rappeler que l'évangile nous éclaire et nous révèle à nous-mêmes. Parole de pardon, parole de libération ou de guérison, il s'agit toujours d'une parole qui se fait acte dans notre être, corps âme et esprit et qui, le transformant, nous le révèle. Faire l'expérience de l'évangile c'est se redécouvrir à la lumière de la grâce.

Ainsi commence l'histoire de l'église à la résurrection, ainsi se termine-t-elle dans le Nouveau Testament avec le livre de l'Apocalypse. L'Apocalupto, que l'on traduit en toute logique par révélation mais qui littéralement veut dire dévoilement, ce qui est derrière le voile. D'un bout à l'autre de Nouveau Testament il sera donc question tout autant de la révélation de gloire du Christ que, dans l'éclat de cette gloire, de la révélation de l'église.

Révélation nous dit. Non pas la révélation d'un scénario précis et historique qui nous dévoilerait ce que serait la fin, il faut toujours le rappeler. Quant à cette connaissance elle nous échappe absolument, le Père seul en connaît le jour ou l'heure. Il s'agit d'une parole vraie qui nous renvoie à notre propre vérité. L'Apocalypse commence donc son message par des lettres adressées à 7 églises, toutes situées en Asie Mineure, soit la Turquie Orientale actuelle, pour leur parler d'elles, de ce qu'elles sont ou ne sont plus. C'est le message de cette première lettre adressée à l'Église d'Éphèse, message douloureux mais sans ambiguïté : *j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour.*

Le reproche ne touche pas au périphérique, il est existentiel et spirituel. Il s'attaque à la condition même de ceux qui se considèrent comme croyants. J'ai prêché il y a quelques semaines sur ce commandement de l'amour, qui, dans la bouche du Christ résume toute la loi pour l'expliquer avec les mots de Jankélévitch pour qui l'agapè est l'amour total, celui qui se transfigure en vertu, en volonté d'être pour l'autre. L'amour est aussi le centre de tout pour l'auteur de l'Apocalypse, dont on suppose qu'il est aussi l'auteur des lettres de Jean. Évangile de Jean, lettres de Jean, Apocalypse de Jean ... même auteur ou pas, il s'agit d'une même école de pensée pour qui l'amour est le critère d'authenticité.

1 Jean 4/7-8 *Car l'amour est de Dieu, quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour.*

On ne peut pas être plus clair. L'amour est ce qui définit le croyant chrétien. Toutes les religions ne le disent pas, pour le judaïsme c'est la Loi, pour l'Islam la soumission, pour le Bouddhisme le renoncement ... pour les chrétiens c'est l'amour. De fait quand l'amour s'éteint, ou s'étirole, il n'est rien moins question qu'une actualisation du récit de la chute dans son existence. *Souviens-toi d'où tu es tombé*, et si tu te souviens et que tu te repends *je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu*. Pas besoin d'être fin exégète pour entendre un discours qui fait directement échos à Genèse 3. C'est l'histoire d'une chute, d'un paradis perdu mais qui peut être retrouvé. Le texte est dur en même temps qu'il demeure plein de promesse. La rupture est forte, qui n'aime plus s'est coupé de Dieu, mais la rupture n'est pas totale, elle n'est pas irréversible, définitive, la repentance est possible. Et celui qui parle est celui qui marche au milieu des 7 chandeliers, qui symbolisent les églises, celui qui parle durement est l'Alpha et l'Omega, le maître de l'histoire et qui demeure toujours dans une posture d'alliance avec son peuple.

Que reproche donc le Dieu de l'histoire à l'église d'Éphèse, et à nous par la même occasion ? D'avoir abandonné notre premier amour, l'amour de notre jeunesse. Le prophète Jérémie parle aussi avec nostalgie de cette jeunesse lorsqu'il fait savoir au nom du Seigneur : *je me souviens de ton amour de jeune fille, de ton affection de fiancée, quand tu me suivais au désert, dans une terre stérile. Israël était consacré à l'Éternel ...* Jr 2/2 Israël était tout entier pour Dieu, sans compromission, sans hésitation. Un véritable amour de jeunesse : total, généreux et surtout confiant en l'avenir. Dans l'évangile de Jean Jésus dit *si quelqu'un m'aime il gardera mes commandements*, 14/23. L'amour est engagement, dans le désert autour du tabernacle, dans le monde autour du Christ notre nouveau temple. D'un testament à l'autre, l'amour reste le lien de la consécration.

Que faut-il comprendre dans la dénonciation de la perte de cet amour de jeunesse ? Un défaut de zèle, de consécration de pureté ? Pour ma part, la jeunesse évoque naturellement l'idéalisme, l'enthousiasme, la vitalité, l'optimisme ... En tout cas une attitude entière. Il faut le vérifier. Examinons de plus près ce texte qui nous parle de l'église d'Éphèse. On sait par Actes 19 que cette ville est plutôt vivace, voire violente. Ce n'est pas n'importe quelle ville, c'est un haut lieu du paganisme. Ville dédiée à Artémis, elle est aussi déclarée Néocore, c'est à dire consacrée au culte de l'empereur. Capitale régionale du paganisme, à une époque de persécution, peut-être sous Domitien ou plus tard sous Trajan. Peu importe, il s'agit d'une ville qui réclame la vie spirituelle de ses administrées.

Une ville, donc, structurée par un paganisme qui se veut structurant, et menacée intérieurement par ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, ceux que l'on nomme les nicolaïtes. Là encore il faut expliquer. Les nicolaïtes étaient ce qu'on appelle des gnostiques, des chrétiens illuminés, qui pensaient que le salut ne concernait que l'être spirituel. Ils sont donc un peu platoniciens ; l'âme éternelle, qui est l'être véritable, se trouve malheureusement emprisonnée dans un corps dont elle sera enfin libérée par la mort. Mais les nicolaïtes vont plus loin, pour eux le corps moins qu'une prison, elle est un lieu qui ne les concernerait pas. Ce que prêche le nicolaïte c'est que : vu que le salut ne concerne que notre corps spirituel et que le corps physique est un poids mort qui disparaîtra de lui-même, on peut faire ce qu'on veut de ce corps physique, cela ne portera pas atteinte au corps spirituel. Partant de là, on peut participer au culte, voire aux orgies romaines, puisque seul le corps est concerné et non pas la vie de la foi.

Doctrines plutôt conciliantes spirituellement avec l'ordre du monde, vous en conviendrez, mais qui est aussi humainement dangereuse car elle abolit l'éthique, elle déconnecte l'acte de toute pensée. L'acte n'a plus de valeur transcendante, l'acte est indifférent à toute pensée, à toute règle, il demeure seul face à lui-même ... Que reste-t-il de l'homme quand il n'est plus en devoir de penser ses actes ? Un

être désincarné, bien loin de l'idée de l'incarnation, d'une Parole faite chair, acte d'une Parole qui redonne à l'être, corps âme et esprit, sa cohérence et sa vitalité spirituelle. Et c'est peut-être çà le problème, l'incarnation oblige à faire acte de la Parole, oblige à faire vivre cette parole dans une existence consacrée. Tandis que la dissociation ouvre à la compromission. Si aucun acte ne vaut plus rien, alors je peux me conduire comme un romain, me fondre dans le monde au point d'oublier ma singularité de chrétien. La compromission, c'est lorsqu'on intègre au plus profond de soi un conflit de loyauté.

Mais ce qu'il y a d'absolument surprenant dans cette idéologie, c'est que la prétendue sécession d'avec le monde aboutit à une conformité au monde. Ceux qui prêchaient une sécession totale d'avec le monde, (nous ne faisons plus partie du monde, notre être véritable est spirituel hors du monde disent-ils) lui ont, in fine, prêté allégeance en l'imitant. Cela voudrait-il dire que l'on ne peut pas échapper au monde ? Il faut en tout cas méditer l'exemple de ces Nicolaïtes, qui se croient purs, bien plus que les autres et se révèlent pire que les autres. Qui fait l'ange fait la bête, voilà qui leur convient bien.

Mais la question n'est pas pour autant résolue : la présence du chrétien dans un monde qui n'est plus le champ merveilleux de la création de Dieu, mais celui des séductions, des idoles, bref le lieu de tous les défis pour la foi évangélique. Comment le chrétien doit-il se tenir, à quoi doit-il aspirer ? On ne peut être à la fois serviteur de l'empereur et de Christ, nul ne peut servir deux maîtres à la fois ; ou pour le dire avec les mots de Paul Ricœur, on ne peut se tenir en même temps dans deux systèmes de justification. Et en même temps on ne peut être étranger au monde. L'exemple des nicolaïtes vient justement de nous barrer la voie de la rupture totale.

Ni fusion ni sécession, comment sortir de l'impasse ? Comment trouver sa juste place dans un monde qui n'est pas le Royaume de Dieu tout en étant fidèle à soi-même ? Paul Ricœur a travaillé tout au long de son œuvre un concept clef et qui nous sera bien utile ici, celui du compromis. Un mot qui a bien des vertus même si, malheureusement, il est associé à la compromission que je viens de poser et qui lui tout à fait différente.

Le compromis. Voici un mot empreint de gravité, car il nous rappelle le caractère conflictuel du monde. Des conflits qui disent, précise Ricœur, que des ordres de grandeurs et de justifications différentes opèrent dans le monde et n'ont rien en commun. Un système de justification est un système de pensée qui définit ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Dans notre société nous avons trois grands ordres de valeur et de justification : l'éthique, le politique et l'économique. A chaque ordre sa logique et ses valeurs. Parfois l'éthique et le politique se rencontrent, parfois l'éthique et l'économique ... parfois les trois. Mais bien souvent ils ne se rencontrent pas ou que partiellement. La question qui s'impose est de savoir comment on peut vivre dans un monde où l'on ne s'entend pas sur ce qui est juste ou pas. C'est le conflit. Alors pour sortir de cette situation conflictuelle, Ricœur propose de parler du compromis et il le définit comme la recherche d'un bien commun même en l'absence d'un système de justification commun. Ricœur propose d'accueillir le compromis comme un lieu où il est dit qu'un « bien commun » peut-être recherché par tous.

Est-il utile de dire que l'empereur d'aujourd'hui peut être l'économique ou le politique ? Que les conflits de valeurs et de justification auxquels étaient confrontés les chrétiens d'Éphèse n'ont pas disparus. Ils se sont déplacés, ou ont simplement muté, dans un monde qui change lui aussi tout en restant : violent, dangereux, instable, superficiel, idolâtre. Le livre de l'Apocalypse nous enseigne qu'il y a un conflit insoluble entre l'évangile et l'esprit du monde. En nous parlant de compromis, Ricœur nous dit que ce conflit n'a pas disparu, qu'il est réellement insoluble, mais qu'il ne saurait empêcher un compromis, la recherche d'un bien commun et qu'en ce sens le compromis, n'est pas une voie moyenne mais une position forte. Une position forte, même s'il est de l'ordre de la promesse faite par un être humain à la fois faillible mais toujours en possibilité d'agir.

J'entends ce qui dit Ricœur et je le retiens pour poursuivre ma propre méditation. Oui j'ai donc bien compris que je peux avoir toutes les convictions, mais celles-ci ne devraient jamais m'empêcher de chercher avec l'autre ce bien commun. L'idée du bien commun ne remet pas en cause mes propres valeurs, elle ne me compromet pas. La recherche du bien commun est comme une quête de l'autre en restant soi-même et en accueillant l'autre tel qu'il est. Le compromis serait presque de l'ordre du miracle, la possibilité d'une intersection au cœur du conflit, qui ne le résout pas complètement mais qui préserve la vie, qui invite à un chemin possible. Si le mot miracle est peut-être fort, on n'hésitera pas au moins à parler d'un idéal. L'idéal est une idée qui va bien au-delà de la réalité mais sans jamais renoncer à elle. Le compromis est la grande idée qu'un bien commun existe toujours même si la réalité le dément.

Reste que pour trouver un compromis il faut être deux. Cette promesse possible et fragile s'arrête aux portes de la bonne volonté. Et oui, pour le vouloir il faut y croire, et c'est même le fait d'y croire qui fait naître l'envie de le vivre, de l'essayer. Le désir un peu fou de croire en cet idéal. Peut-être fou comme un jeune, qui croit en la vie, qui espère en la vie, qui est volontaire, optimiste. Quand on est jeune on a toute la vie devant soi et l'on ne peut pas imaginer qu'elle soit d'avance fichue. Et si c'était çà l'amour de jeunesse, l'amour qui croit tout, qui espère tout et qui ne renonce jamais. La recherche d'un bien commun loin de nous compromettre est une première manifestation de notre foi dans un monde en état de spasme perpétuel.

Bien avant Paul Ricœur le prophète Jérémie (29/7) écrivait au peuple déporté : *Recherchez la paix de la ville où je vous ai déportés et intercédez auprès de l'Éternel en sa faveur, parce que votre paix dépendra de la sienne.* Si je lis bien, pour Jérémie, la recherche d'un bien commun n'est pas en contradiction avec la foi, elle en est même une expression profonde et vitale pour le peuple de Dieu. La foi appelle l'intercession pour un bien commun, pour une paix commune. Encore une fois, dans un monde de plus en plus divisé et surtout, et c'est ce qui est effrayant, de plus en plus radicalisé, il faut avoir beaucoup de foi, beaucoup de zèle pour croire que cela est possible. De fait la recherche d'un bien commun n'est pas toujours possible. Mais si c'est une chose que d'acter la difficulté de chercher ce bien commun, une autre serait d'y renoncer. Renoncer serait trahir sa foi, comme le faisaient les nicolaïtes, en se fondant dans l'habitus du monde tout en se croyant pur. Nous savons bien que cela ne fonctionne pas comme ça, en tout cas pas devant une théologie de l'incarnation.

Face à ces tentations, la Parole se fait révélation. Elle nous invite à retrouver notre amour de jeunesse. Cet amour entier qui portait Israël au désert. Un amour militant, engagé et volontairement confiant en ce que Dieu peut faire advenir dans ce monde par pure grâce et qui met au défi toutes les logiques. La quête du bien commun exprime, je le crois avec le prophète Jérémie, cette confiance militante envers l'autre. Peut-être que ce bien commun ne sera pas toujours possible. Peut-être même qu'un jour c'est à la résistance que nous serons appelés. Mais quels que soient les cieux, les époques et les circonstances, nous ne devons jamais nous départir de ce désir d'un bien commun car il est aussi le lieu d'incarnation de notre foi. Amen.